Limousin

LES CÉLÉBRITÉS D'AUJOURD'HUI

Marcelle Tinayre

PAR

MARTIN - MAMY

BIOGRAPHIE CRITIQUE
SUIVIE D'OPINIONS, D'UN AUTOGRAPHE ET D'UNE BIBLIOGRAPHIE
PORTRAIT - FRONTISPICE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT & Cie
7, RUE DE L'ÉPERON, 7.
—
MCMIX

E 699 ex.1

MARCELLE TINAYRE

MARCELLE TINAYRE

D'après une miniature de Mutura

B. M.
LIMOGES

Mouleau
LIM
E 699
ex. 1
(A)

LES CÉLÉBRITÉS D'AUJOURD'HUI

Marcelle Tinayre

PAR

MARTIN - MAMY

BIOGRAPHIE CRITIQUE
SUIVIE D'OPINIONS, D'UN AUTOGRAPHE ET D'UNE BIBLIOGRAPHIE
PORTRAIT - FRONTISPICE

SÉRIE
N° 3870
LABORE MVS
J.-B. BOUDEAU
9 - JAN 1910
St. Priest-Taurion
HAUTE-VIENNE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT & Cie
7, RUE DE L'ÉPERON, 7.
—
MCMIX

BIBLIOTHÈQUE FRANCOPHONE MULTIMÉDIA
LIMOGES

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Cinq exemplaires sur Japon impérial, numérotés de 1 à 5 et douze exemplaires sur Hollande, numérotés de 6 à 17.

N° [redacted]

BIBLIOTHEQUE FRANCOPHONE MULTIMEDIA
3 8700 00 922 198 8

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris les pays scandinaves.

Mme MARCELLE TINAYRE

L'œuvre de Mme Marcelle Tinayre peut être qualifiée d'œuvre bien « française » en conservant à ce mot son sens de logique, d'ordre et de clarté. Par là, elle épouse strictement les formes héréditaires de la race et du sol qui concoururent à sa formation.

Par ses origines, Mme Tinayre appartient à la province du Périgord.

Aussi loin qu'on puisse remonter dans la ligne ascendante de Mme Tinayre, on trouve des hommes et des femmes fidèles à leurs paysages, contractant des alliances avec les familles autochtones, consolidant à chaque génération, par le resserrement

continuel du chainon traditionnel, sa raison d'exister, et contribuant à renforcer cette partie solide de notre vieille France, cette bourgeoisie dont on a dit beaucoup trop de mal.

C'étaient pour la plupart — et on aime à se l'imaginer — des gens instruits, extrêmement intelligents, qui s'abandonnaient par scepticisme, à un dédain complet de l'action et qui, possédant le goût du paradoxe et de l'ironie étaient capables d'un emballement quasi méridional.

Comme Montaigne — fils du même Périgord — ils ont une prédilection pour l'écriture. Ils notent leurs réflexions, écrivent des vers, aiment l'art du bien dire. Ce sont (pour plusieurs au moins) des essayistes qui s'essaient à de perpétuels essais sans les réaliser jamais.

Très imaginatifs, ils se montrent souvent hautfantaisistes. Passionnés, ils faisaient ce qu'on pourrait appeler des « folies froides », car les sceptiques sont seuls capables de nourrir de fortes passions. Leur existence était faite de nonchalance, de flambées, d'incohérences, d'insouciance. Ils pouvaient être spirituels et ardents selon les jours, mais en fin de compte ils ne surent que gâcher leur temps, leur vie et surtout leurs biens.

Un arrière grand père paternel de Marcelle Chasteau possédait des terres et des moulins. Jamais moulins au monde n'eurent plus de liberté pour tourner ou ne tourner point, car leur propriétaire, à l'ombre de leurs ailes, lisait Virgile ou Rousseau.

Un arrière grand-oncle maternel de Mme Tinayre avait sept enfants, tous extrêmement bien doués. Ils accomplirent leur vie sans chercher nullement à occuper la place à laquelle ils pouvaient prétendre. Seul, l'aîné des sept fils fut l'amiral et ministre de la marine Fourichon. Il n'était pas le plus brillant, mais par hasard, il avait le goût d'agir.

Un des frères de l'amiral Fourichon ne parlait exprès que le patois périgourdin ; il écrivait des romans, des poèmes et les brûlait une fois finis. Trait qui marque à merveille le plus beau dédain des réalisations chez un esprit spéculatif.

Fait remarquable et qui suffirait à expliquer le cas de Mme Tinayre, c'est surtout dans la lignée des ascendants féminins qu'on retrouve le plus vivement son affiliation intellectuelle.

Aussi loin qu'on remonte dans le passé, on rencontre des femmes très cultivées, pensives, qui s'intéressent passionnément aux œuvres d'autrui si elles n'ont pas l'énergie ou le désir de créer.

La grand-mère maternelle de Mme Tinayre, adorait la littérature. En correspondance avec Lamartine et le P. Hyacinthe Loyson, elle vivait paisiblement dans son Périgord et remplissait ses loisirs en écrivant des vers.

Je me suis étendu sur ces détails. Précieux jalons, ils conduisent mieux que des gloses à Mme Tinayre.

Témoins éloquents, être disparus dédaigneux d'action, tant ils respectaient leur indépendance, tant ils savaient qu'agir oblige à des compromis,

ils expliquent bien qu'un jour, sur un point précis de l'espace et de la durée, a pu naître une petite fille pensive comme eux, indépendante plus qu'eux, et surtout plus sensible qui, se heurtant à une vie moderne très difficile tant moralement que matériellement et s'y heurtant avec des réserves d'énergie amassées par la nonchalance d'une lignée de Montaigne, abandonnera soudain la curiosité pour l'affirmation et cessera de rêver afin de vivre plus fortement.

* * *

C'est à Tulle que naquit Marcelle Chasteau. Sa prime enfance s'ouvrit entre une grand-mère et une mère à qui il arrivait de lire à haute voix, du Victor Hugo ou du Lamartine. A peine venue à la vie, elle reçut ainsi le choc délicieux des impressions poétiques, l'éducation du cerveau par le rythme du vers. On se représente volontiers l'enfant grandissant à cette école excellente et facile et comme sa mémoire était prodigieuse, elle se répétait les phrases harmonieuses sans les comprendre pour le plaisir désintéressé de la seule harmonie.

Bientôt, sa famille dût se déplacer et alla habiter Bordeaux dans une modeste maison située pour ainsi dire, entre la campagne et la ville. Un jardinet attenait à la demeure et dans le jardinet, un gros vieux figuier attirait l'enfant alors âgée de cinq ans.

Installée à la fourche de l'arbre, la précoce petite fille lisait l'Odyssée, ne quittant Homère que pour la Bible, vivant avec les récits de l'Apocalypse comme elle aurait vécu avec sa poupée.

Elle en oubliait la vie. Il est vrai qu'elle s'en était construite une autre toute d'imagination.

A la voir méditative et silencieuse, on aurait pu la croire docile et souple. Elle n'était qu'indépendante et ne se réfugiait en elle-même que pour mieux échapper aux autres. On aurait pu croire qu'elle s'ennuyait. Au contraire, elle s'amusait beaucoup. Elle se racontait des histoires en attendant de les raconter à autrui. Elle annonçait déjà celle qui ne sera un jour ni d'une chapelle ni d'une école et qui aimera la liberté comme elle-même.

A sept ans, elle lisait les « Feuilles d'Automne » et les « Méditations » et vibrait comme une lyre au charme des mots.

Cependant, Mme Chasteau ne négligeait pas l'instruction de sa fille. Clairvoyante, elle avait compris que la discipline de l'école devait être écartée. Il était nécessaire d'instruire avec tact cette élève qui n'était pas une « élève sage ». Les mères seules saisissent ces nuances. Mme Chasteau les saisit d'autant mieux que l'enseignement lui était familier. Elle sut, avec adresse, fortifier l'enfant par une discipline intelligente. Plus tard, l'écrivain devra beaucoup, sans doute, à celle qui lui apprit à mettre de l'ordre dans ses idées.

L'enfant grandit. Elle a dix ans. La voilà à Paris où elle a suivi sa mère, indisciplinée en fait, docile en apparence, ne retenant de l'éducation religieuse que ses éléments païens, c'est-à-dire la séduction des autels fleuris et le charme pompeux des offices où brûle l'encens.

Mais si elle connut vers la quinzième année un éveil de la mysticité religieuse, elle n'en fut pas troublée longtemps et son sens critique dût vite s'émouvoir devant les premières contradictions et les premières batailles de la foi qui se veut endormir et de la raison qui se veut victorieuse.

Ainsi s'écoula une enfance partagée entre la rêverie et l'étude, non une étude régulière et suivie, mais cahotante, une étude par bonds et repos. Plutôt petite, fraîche et blanche et brune, les regards de ses yeux noirs se reposaient avec gravité sur les choses. Cette enfant étudiait comme d'autres font l'école buissonnière. Qu'importe la manière. Le résultat, quand il est bon, est le seul juge. Et il fut bon.

* * *

L'activité cérébrale de Marcelle Chasteau, les facultés naturelles qui l'immobilisaient à cinq ans sur sa petite chaise pour écouter dans le ravissement des vers de Lamartine ou de Hugo, se concentraient de plus en plus, de cette manière inconsciente qui seule annonce les vraies vocations, sur le travail littéraire, sur la suprême joie de créer.

A l'âge où l'on joue à la poupée, d'ordinaire, Mᵉˡˡᵉ Chasteau faisait des vers. Que ce fussent de beaux vers, je n'oserais l'affirmer, et elle s'en défend, mais au moins est-il certain que cette gymnastique cérébrale prépare à merveille la future technique de l'écrivain.

On peut affirmer que les années de l'enfance se passèrent a préparer la maîtrise de l'âge sérieux et José-Maria de Hérédia, qui s'y connaissait, pourra dire plus tard de Marcelle Tinayre « on voit à son style qu'elle a dû être poète avant d'être romancier ».

Elle fut même un peu plus que poète, elle fut auteur dramatique. Il faut voir là le goût de la composition et de la construction qui s'annonce.

Son adolescence présida à de sombres tragédies, un drame en 4 actes sur Villon, un autre en 3 actes dont l'action se déroule à Venise, un grand poème dans lequel se heurtent des Gaulois et un missionnaire grec qui a connu St-Jean à Pathmos et qui a été touché de la grâce. Ce dernier s'éprend d'une jeune sauvagesse bretonne et la veut convertir au christianisme. Le poème se termine sur le suicide des deux amants qui se jettent dans les flots.

Notons en passant que le sujet, à peu de chose près, sera repris plus tard par la jeune poétesse devenue romancier avec *La Maison du Péché*. Dans les deux récits, la mort dénoue le conflit entre l'amour et la foi. Détail caractéristique. On

verra en effet que toute l'œuvre romanesque de Mme Tinayre se hausse vers les idées générales et que ses livres sont des champs de bataille sur lesquels combattent la conscience et la sensibilité.

Les vers de Mme Tinayre n'ont jamais été publiés et c'est fâcheux. Ils eussent éclairé singulièrement, en l'expliquant, la forme de son talent.

A dix-huit ans, Melle Chasteau (alors Mme Tinayre) se sent attirée vers le roman et elle écrit des romans.

Elle les écrit, comme ses vers, pour sa seule joie, sans nulle intention de « métier ». Elle n'a rien du « bas-bleu ». Elle est une femme, *très femme*, très vivante, qui jette sa pensée sur le papier parce que sa pensée et le débordement de ses sensations l'entraîne. Le manuscrit achevé, il prend la direction du tiroir. Il y attendra le suivant. Ce fut le sort d'*Avant l'Amour* et de *La Rançon*.

Sans fortune, lancée dans une existence à laquelle son passé la préparait mal, la jeune Mme Tinayre se heurte à des nécessités impérieuses. Celle qui travaillait pour son seul plaisir, va devenir forcément énergique et volontaire. Le spectacle des hommes, la dure condition des femmes dans une société déséquilibrée va développer, chez elle, en même temps que son initiative, le sens des réalités et celui de l'injustice.

Son talent, de l'épreuve, va sortir renforcé, plus profond et plus viril. Sans que rien lui soit épargné des déboires qui attendent chacun de nous et une

femme plus que tout autre, elle saura se faire sa place, une belle place, toute seule, par son seul effort et ceci est très significatif et très beau.

* * *

A cette époque se réunissaient chez elle, des artistes et quelques jeunes gens de lettres épris d'idées néo-idéalistes.

A défaut de génie, ces jeunes gens possédaient (ce qui vaut souvent mieux) des âmes fraternelles et sincères. Ils comprirent bien vite que cette jeune femme dont ils étaient les aînés, cette cadette si différente d'eux était en vérité une belle promesse d'avenir et si d'autres purent s'étonner et même s'effrayer du vif succès qui accueillit *La Maison du Péché*, eux, du moins, ne s'en étonnèrent point, j'en suis sûr.

Dans leur société, Mme Tinayre trouva donc cet encouragement latent si nécessaire aux débuts de l'écrivain. La fréquentation des gens compréhensifs marque l'état intermédiaire entre l'obscurité et la gloire. Elle donne la confiance en soi et la possibilité de devenir une force.

Souvent, elle facilite même — à un point de vue plus terre à terre — la certitude d'arriver. Ce ne fut pas le cas. Si Mme Tinayre trouva chez ses amis un réconfort moral, du moins lui resta-t-il à supporter la lourde tâche des débuts.

Je suppose que même à cette époque, Mme Tinayre

ne nourrissait probablement pas le désir précis de faire acte de femme de lettres. Quelques contingences durent l'y inciter, contingences d'ordre matériel et d'ordre moral.

C'était le temps où un vif mouvement féministe se dessinait. Plusieurs femmes se mêlaient au mouvement social, luttaient à côté des hommes pour la conquête du pain quotidien et l'atténuation de leur servitude.

Nulle mieux que Mme Tinayre n'était désignée pour être de celles-là. Elle descendit dans l'arène et l'action fut pour elle un grand bonheur littéraire. Son œuvre future gardera des périodes difficiles le souvenir de la muflerie universelle, de l'exploitation des femmes, de la misère de leur condition. Elle fera avec de l'amertume une généreuse beauté.

Rédactrice pendant quelques mois à *La Fronde* qui venait de se fonder, elle y rédigeait le feuilleton dramatique. Elle connut donc le labeur si mal apprécié du journaliste, le surmenage physiologique autant que cérébral de celle qui doit travailler vite et bien, s'assouplir au goût de son directeur et de son public, ces deux patrons du journaliste dont on ne sait quel est le plus injuste et le plus dur.

Cependant, M. Eugène Hollande porte un jour à Mme Juliette Adam, alors directrice de la *Nouvelle Revue*, le manuscrit de *Avant l'Amour* signé d'un pseudonyme masculin ; Mme Adam le fait lire à Jules Case, puis à Alphonse Daudet.

L'auteur du *Petit Chose*, le renvoie en disant : « de l'inexpérience, mais il faut publier ça. Ce jeune homme sera quelqu'un. »

Avant l'Amour paraît dans la *Nouvelle Revue*. Très remarqué, il est édité par le *Mercure de France* au grand étonnement de l'auteur.

La publication de *La Rançon* commence aussitôt après dans *Le Temps* et paraît au *Mercure de France*. On était alors en pleine affaire Dreyfus, au moment du procès Zola. Le roman eut sombré dans l'indifférence si M. Ganderax ne l'avait lu

Frappé par les qualités qu'il révélait, il ouvre bientôt à son auteur les portes de la *Revue de Paris* en publiant *Hellé*.

L'ère des débuts est close. Le nom de Mme Tinayre va désormais s'imposer.

Alors paraissent successivement *La Maison du Péché* qui fut un très gros succès, *La Vie Amoureuse de François Barbazanges*, *La Rebelle*, *L'Amour qui pleure*.

Enfin, un ministre intelligent donne à Mme Tinayre la croix de la Légion d'honneur et ici se place un incident qu'il est bon de rappeler parce qu'il témoigne de la vivacité, de la sincérité du romancier et projette sur son caractère une vive lueur.

Le *Temps* lui ayant demandé ses impressions de décorée, l'auteur de *La Maison du Péché* parla de son ruban avec fierté, mais avec une fierté malicieuse et drôle, prouvant ainsi qu'elle avait

de la modestie puisqu'elle essayait de la cacher sous de l'espièglerie.

L'auteur se déroba, laissa parler la femme et la femme dit : « Que va-t-on penser de moi quand j'irai dans le métro !... Probablement que je suis bien jeune pour avoir été cantinière en 1870 ! »

Les Français et les Françaises (je parle de ceux et celles qui sont des concurrents de Mme Tinayre) ne laissèrent point un mot si imprudent se perdre. Ils le répétèrent sur tous les tons, crièrent dans leurs journaux qu'une femme de lettres avait insulté la Patrie et tous ceux qui ne savent pas ce que c'est que d'être spirituel crurent ces choses.

L'affaire s'aggrava d'autant plus qu'une multitude de gens qui avaient sollicité « l'officiel bijou » sans l'obtenir jamais, ne purent admettre que Mme Tinayre pût l'obtenir sans l'avoir jamais sollicité directement où indirectement.

Ceux-ci ne manquèrent point de prétendre qu'elle refusait après avoir demandé, mais il faut leur pardonner ce mensonge. Ils étaient peut-être de bonne foi, — pas tous...

Mme Tinayre n'eut donc pas sa décoration. Elle fut « privée de Légion d'honneur » si j'ose dire et l'incident montre bien, n'est-ce pas, que Mme Tinayre appartient maintenant au public et que nous devons parler de ses livres si nous voulons encore parler d'elle.

* * *

L'idée fixe des moralistes est de rechercher la vérité ou du moins leur vérité.

L'œuvre de Mme Tinayre s'ingénie à rechercher une vérité qui harmonisera les rapports du cerveau et du cœur. Mme Tinayre se présente donc à nous avec un visage de moraliste.

Au début, on sent qu'elle tâtonne. Il y a dans ses essais quelque chose de trouble, une tendance à compliquer le sentiment de l'amour. Indécision qui se discerne très bien dans *Avant l'Amour*, livre de sujet simple, mais d'une psychologie un peu touffue.

Avant l'Amour n'est en somme que le journal d'une jeune fille qui se heurte tout à coup à l'homme et aux nécessités physiologiques. De ces pages s'exhale une magnifique sincérité. On sent que Mme Tinayre l'a écrit à dix-neuf ans alors que ses sensations de jeune fille ne s'étaient point encore amollies dans le passé. Il a une réelle valeur de document, d'abord parce que son auteur est inexpérimenté, précieuse garantie d'exactitude et aussi parce qu'il fait pressentir très nettement la conclusion pratique à laquelle s'arrêtera un jour Mme Tinayre.

Marianne est en quelque sorte une annonciatrice de « La Rebelle ».

Après sa première désillusion ne s'écrie-t-elle point ?

« Je ne renonce à rien. Je ne tuerai pas mon cœur ; je ne sacrifierai pas ma jeunesse à ces dieux aveugles et sourds qu'on appelle les usages, les convenances, le monde... Je vivrai la vie... J'ai droit à l'amour... Si je ne le puis trouver dans le mariage... alors... »

Ce n'est encore qu'une menace. Mais d'autres livres suivront. Mme Tinayre fera des expériences, vérifiera des données et après avoir cherché sa pensée au cours de deux ou trois volumes la trouvera bientôt et s'avisera alors que la réponse de la morale tient toute dans la simplification ainsi que dans l'adaptation de l'être à la vie.

Ici je dois ouvrir une parenthèse.

Si j'insiste sur la tendance philosophique de l'esprit de Mme Tinayre, il me faut indiquer que cette tendance est moins le résultat d'une étude que d'une puissante aptitude à la vie.

Mme Tinayre a le goût des idées générales, mais l'amour et le sentiment de la nature sont assez vifs chez elle pour commander à ce goût.

D'autre part, si elle sent profondément la nature et la vie, elle voit la vie et la nature avec un œil de peintre. Mme Tinayre est sensible à la forme et à la couleur. Il y paraît dans *François Barbazanges*.

Que le cœur batte, que le cerveau associe les idées, que l'œil sache voir, il n'en faut pas plus — mais pas moins — pour qu'un écrivain écrive des livres qui seront à la fois plastiques, idéologiques et romanesques.

Mais avant d'arriver à Mme Tinayre affirmatrice, occupons-nous de Mme Tinayre négatrice et Mme Tinayre négatrice est celle qui, plaçant l'amour face à face avec la vie moderne donne la victoire à l'artificielle morale et la défaite à l'amour.

La Rançon est-elle autre chose qu'une défaite ?

Jacqueline Vallier se présente à nous saine et équilibrée, quoique ardente et curieuse d'inconnu. Mariée jeune, elle a subi le sort coutumier des jeunes filles que les parents, empétrés dans une fausse interprétation du mariage, livrent à des hommes généralement peu disposés à les comprendre et à les former.

Son mari, Paul Vallier, est un homme brillant et superficiel, « optimiste par tempérament... incapable d'une passion profonde, indécis, flottant .. »

Une Jacqueline Vallier ne peut se satisfaire longtemps d'un si pauvre complice parce qu'il ne peut contenter ni ses besoins de profondeur, ni ses rêves d'absolu.

Elle se donnera bientôt, en un don sincère et complet, à Chartrain, un homme loyal et sensible, tendre et généreux, dénué de préjugés, un de ces caractères qui savent embellir les actes les plus fugitifs d'une couleur d'éternité.

Il semble vraiment, les données du problème étant ainsi posées que cette femme et cet homme, dignes, l'un de goûter le bonheur et l'autre de le donner, vont satisfaire leurs désirs réciproques Ce serait justice, comme on dit au Palais. Mais

Mme Tinayre leur fait supporter les frais de sa propre indécision, et aboutit à une conclusion qui est une erreur.

Ces deux amants, d'un geste désespéré et héroïque, s'arrachent à eux-mêmes et sacrifient leur joie à ce que Mme Tinayre croit être le devoir ; Jacqueline Vallier en arrive à mutiler son bonheur et à briser l'existence d'un homme noble et généreux au profit d'un être médiocre et léger, de ces êtres insoucieux d'idéal et qui trouvent toujours à se consoler.

La vie est dupée. C'est une mauvaise action et nous voilà en plein christianisme quoique le mot ne soit pas imprimé dans le livre.

Mme Tinayre, qui est pétrie de logique, s'en est d'ailleurs parfaitement rendu compte. Elle a vu qu'elle avait cédé au vertige de l'ambiance séculaire et ce vertige, elle le décrira, pour se punir de lui avoir cédé, dans *La Maison du Péché*, beau livre qui a eu le beau sort dont il était digne.

Mme Tinayre va dresser la figure violente et pâle d'Auguste de Chanteprie en face du visage ardent et passionné de Fanny Manolé.

Elle montrera cette dernière, jeune veuve qui ne fut pas heureuse dans un bref mariage, artiste, c'est-à-dire par définition, violente et dépourvue de préjugés, aimant un jeune gentilhomme campagnard, nourri de Jansénius et d'Arnauld de Sacy sur lequel est imprimé la marque du mysticisme chrétien et qui après avoir cédé une heure à la

beauté de la vie retourne vers son précepteur : le janséniste Forgerus, vers sa mère, dure femme qui sacrifie à Dieu ses plus tendres instincts, vers la mort en un mot.

C'est une belle synthèse que ce livre où chaque personnage est le résumé d'une idéologie. Voici l'oncle Adhémar, disciple de Rousseau, qui renoue avec la santé païenne, l'éternelle tradition, voici l'implacable Forgerus. Il hait tout de ce qui vit, de ce qui peut détourner de la contemplation d'un Dieu rigide et désespérant. Quand au matin, il admire par hasard un lever de soleil, il croit devoir expier par des prières, le plaisir qu'il y a goûté. Voici la servante Jacquine, obscure descendante de Voltaire qui trouve dans son ignorance des vérités simples et droites.

« Allez, allez, on n'a qu'une vie, dit-elle, faut la vivre comme on peut, et laisser les morts tranquilles... Les pauvres morts sont bien morts... »

Mises en présence des faits, ces idéologies s'opposent violemment les unes aux autres et jusqu'à la page dernière, jusqu'à ce que Fanny Manolé soit broyée et qu'Augustin de Chanteprie meure de sa souffrance, la lutte durera entre l'éducation et la vie, entre l'artifice et la nature, entre le mensonge et la vérité.

On voit que l'évolution de M^me^ Tinayre se poursuit, très nettement. Après s'être aperçue que le malheur provenait d'un déséquilibre entre la sensibilité et la conscience, elle va être amenée

naturellement à rechercher un accord. Son œuvre s'avance vers une conclusion, son esprit exige une certitude. Elle la trouve en écrivant *La Rebelle,* cantique à la gloire de la vérité.

Jacqueline et Chartrain ont abouti à la séparation ; Augustin de Chanteprie est mort de son péché ; pourquoi ? Parce que toute expansion individuelle est basée sur un mensonge, parce que ces héros se sont trouvés acculés soit à la tromperie, soit à la mutilation de leurs instincts, parce qu'il y a dans la société moderne un vice radical à la base de l'Amour, une disproportion entre ses attributs et l'humanité ambiante.

Mme Tinayre va créer le bonheur de Josanne Valentin pour venger Jacqueline Vallier. Depuis *La Rançon, La Rebelle* a appris à penser dans les livres de Noël Delysle, doux sociologue dont le caractère est assez élevé pour n'avoir plus de préjugés et qui écrit dans son volume *La Travailleuse* des phrases comme celles-ci :

... « Elle, (la femme), ne pense plus qu'il suffit d'être une honnête femme, et elle ne se croit pas déchue parce qu'elle a aimé plusieurs fois... Et si elle se trompe dans son choix, elle saura que son erreur n'est pas infamante, qu'elle ne la traînera pas, toute sa vie, comme un boulet, et qu'elle pourra mériter l'estime et l'amour d'un honnête homme... »

L'amour entre ces deux êtres va nous donner une forme nouvelle de la morale qui est la sincérité envers soi-même et envers les autres :

— « Nous serons amis » dit quelque part cet homme à cette femme.

— « Nous serons ? » interroge Josanne... « Dites nous sommes.. Que manque-t-il donc à notre amitié... »

Noël regarda Josanne dans les yeux, et dit gravement :

— L'entière confiance...

— « L'entière confiance », pour la morale nouvelle dont nous parlions plus haut, est le seul sacrement capable d'unir Josanne à Noël.

Formuler une confession complète de ses erreurs sentimentales, avouer les manœuvres tentées, les hypocrisies commises afin d'approcher le bonheur, en un mot, mettre sa vie à nu, la déployer comme une image et dire : « Voilà tout ce que j'ai fait pour arriver jusqu'à toi. »

Etre sincère envers soi, sincère envers la créature qu'on désire associer à ses joies et à ses peines. Hors de la sincérité, il n'y a que diminution et humiliation.

Noël avouera « la faiblesse de ses sens, et comment, le cœur plein de Josanne, il retournait — non pas sans honte — chez M^me^ Moriceau » ; il avouera les mille petites lâchetés, les mille petites compromissions dont nous nous sommes tous, plus ou moins, rendus coupables : « Hier encore pendant que vous étiez à Chartres... je me laissais presque reprendre... Ah ! quelle mélancolie... »

La confession de Josanne sera plus pénible. Elle

racontera d'une voix brisée, les yeux noyés de larmes, que, mariée à Pierre Valentin qu'elle aimait « d'un amour de jeune fille », son mari tombait malade, et que, femme faible, inapte au renoncement, elle avait aimé ailleurs, elle s'était donnée en un don passionné et complet, et que son enfant, le petit Claude, qu'il connaissait, était le fruit de cette liaison.

Peu à peu, tout ce qui fut dans la mémoire de Josanne s'efface. Il lui semble que Maurice Nattier, Pierre Valentin sont des ombres lointaines dont elle a lu l'histoire et les noms dans le roman d'une femme qui n'était pas elle. Se donna-t-elle vraiment autrefois à un autre qu'à Noël Delysle ? Non, il n'existe qu'un Noël Delysle sur la terre !

«... Je hais, je maudis, je renie tout ce qui m'a fait différente de toi, dit-elle à Noël, tout ce qui a arrêté mon élan vers toi, tout ce qui n'est pas toi... »

Un tel amour ne connaît pas de défaites et Noël croira vite que la Josanne d'hier fut simplement celle qui chercha à tâtons, sur une route obscure, le secret du bonheur. Il faut un long temps pour arriver à la porte devant laquelle on crie « Sésame, ouvre toi », la porte qui cache aux regards le trésor de la vérité.

Lui aussi, il aimera sans amertume, d'un sentiment fier les yeux « qui avaient pleuré, les lèvres qui avaient gémi, les mains qui avaient travaillé, le cœur qui avait eu des victoires et des déroutes,

et qui s'était formé, lentement pour le plus grand amour, dans l'erreur et dans la souffrance. »

L'enfant ? N'en sera-t-il pas le vrai père puisqu'il formera son intelligence, puisqu'il lui inculquera ses idées... Qu'est-ce qu'une vaine paternité de chair à côté de l'irrésistible paternité de l'esprit ?

Il ne se défend plus. Il s'abandonne. Josanne a dit vrai. Si elle a voulu s'appartenir à elle-même, c'était pour mieux se donner à lui. Vraiment affranchie, elle apporte à l'homme choisi, non pas une banale affection, mais un amour profond, mûri, réfléchi, conscient, délivré des influences sociales, un amour « fort comme la vie ».

Désormais, Maurice Nattier peut se présenter au seuil de Josanne, prenant pour prétexte la maladie du petit Claude. Il a fui jadis le devoir, il trouvera aujourd'hui une Josanne Delysle heureuse dans une vie neuve, une vie établie à jamais sur ces bases indestructibles : l'estime et la vérité.

Résumons-nous. Dans *La Rançon* Mme Tinayre narre l'histoire lamentable d'un naufrage sentimental causé par le mensonge, principe de destruction ; *La Maison du Péché* révèle l'antinomie entre deux états de l'âme contemporaine et démontre l'impossibilité d'agréger deux consciences contradictoires, *La Rebelle*, enfin, décrit l'étape de la femme se haussant par la sincérité et l'intégrité du « moi », à la hauteur d'une vérité sociale et découvrant le bonheur en calquant sa vie sur une direction plus instinctive.

Ainsi se noue et se dénoue une pensée et l'œuvre de Mme Tinayre apparaît comme un tryptique. On peut y lire, après une partie négative, la sereine conclusion d'un espoir positif.

* * *

Les détails sur l'enfance de Mme Tinayre, on les reconstitue aisément avec l'aide d'*Hellé*, histoire d'une jeune fille qui ressemble furieusement à une autobiographie, au moins pour l'analyse des sentiments et les décors parmi lesquels ils se jouent. On y retrouve la fourche du figuier, les notations d'un esprit qui se cherche : « Les livres, agrandissant mon univers, me revèlèrent le monde du rêve .. Déjà sensible à la cadence des vers, à l'écho des rimes... J'avais découvert un vieux volume de l'*Odyssée* et un tome de Lamartine ..... Je mêlais les Sirènes aux Cyclopes, Nausicaa à Circé et le bon roi des Phéaciens aux méchants prétendants de Pénélope... » dit Hellé et plus loin «... depuis j'ai vu les hommes, leurs douleurs, le mal qu'ils renouvellent perpétuellement, et ma sérénité s'est troublée à ce spectacle ».

Bien plus, *Hellé* nous fait pressentir l'évolution de Mme Tinayre : « Quel étrange idéal d'amour propose-t-on à la femme, s'écrie-t-elle, pourquoi effacerai-je ma personnalité dans l'amour ? Celui qui méconnaitrait la justice au point de m'imposer un suicide intellectuel serait un tyran ou un imbécile : en aucun cas, je ne saurais l'aimer ».

Preuve que dans ses livres les moins parfaits, Mme Tinayre sait encore se conserver et rester celle qui se prépare à son rôle de moraliste et de romancier.

L'Oiseau d'Orage n'est, à tout prendre que l'histoire d'une Mme Bovary qui prouverait, s'il en était besoin, la manière de Mme Tinayre. Mais ici il faut distinguer.

Jacqueline Vallier de *La Rançon* n'était déjà plus l'héroïne du roman romanesque courant, la sentimentale de tradition, puisque l'idéologie vient réformer ses instincts, puisqu'elle aime, dans l'amant, non seulement l'amour, mais des attributs considérés à tort jusqu'ici comme étrangers à l'amour, puisqu'elle aime en Chartrain son propre désir d'élévation morale.

Marthe Chaumette, de *L'Oiseau d'Orage*, par ce côté, est une sœur de Jacqueline. Quand le jeune homme qui sera demain son amant, la laisse aux mains de la solitude, ce qui lui manque, c'est non seulement sa présence réelle, mais « les causeries, les lectures, l'élément nouveau introduit dans son existence... Elle se rappelait les livres que Jean lui avait prêtés... etc. »

Son expérience sera désastreuse. Elle ne possède pas encore ce don divinatoire de la femme de demain, *La Rebelle* qui se donne à celui qui en est digne, et quand ses rêves seront brisés, son âme d'esclave se consolera dans le sanctuaire aux pieds de Jésus.

L'Amour qui pleure comprend quatre nouvelles dont l'une « La Consolatrice » est d'une ironie très émouvante. Le caractère de la bourgeoise Mme Clarence, profondément fouillé, corrode avec une gradation savante parce qu'inconsciente, les qualités d'un artiste, et cette opposition qu'a voulue Mme Tinayre entre deux mentalités éclate avec une éloquence sobre et poignante.

Enfin, avec la *Vie amoureuse de François Barbazanges,* nous voici en pleine fantaisie.

C'est un livre exquis, ce conte, ouvragé comme une broderie, un marivaudage un peu précieux dans la trame duquel courent des idées ingénieuses et profondes.

On devine à lire cette reconstitution élégante et précise, que Mme Tinayre, en un jour de flânerie, a voulu revoir cette ville de Tulle où elle est née, qu'elle ne connaît point, qu'elle découvre et qui la frappe.

Elle voit « la rue du Fouret remontant sur le coteau de l'Espinas, tout couvert de maisonnettes clairsemées, de « pièces de vignes, » de petits arbres en boule, et le récit naît de l'évocation du passé. L'écrivain imagine dans la tranquille cité le petit Barbazanges né « lorsque régnait au ciel la planète Vénus que suivait Saturne », coïncidence qui fait dire à son père le conseiller Barbazanges « l'opposition des planètes me porte à craindre qu'étant très beau de corps et de visage, il ne soit fort aimé

d'un chacun, et surtout des femmes, par lesquelles luy pourroit arriver malheur... »

On le verra bien par la suite. On verra La Chabrette, adolescente qui « cessa d'être pure sans cesser d'être innocente, » lui sourire avec insistance, la grosse Mme de Phelletin le trouver « plus beau que l'Amour » et défaillir entre ses bras, afin, espérait-elle, qu'il eût « l'amoureuse pensée de rompre le corset et la robe. »

Mais François dédaigne ces offres, non par indifférence, mais parce qu'il s'est composé un idéal de passion et après mille aventures, cet adolescent qui met en pratique les préceptes de Céladon et les enseignements de M. d'Urfé, comprendra a coté de la jeune Hyacinthe que l'amour « à la façon des Scudéry n'est que fadaise et faribole, et que les jeunes bouches ont meilleure grâce à s'entre baiser qu'à discourir. »

Il apprendra en même temps qu'on ne touche pas impunément aux ailes d'un rêve, il mourra de son baiser afin que se vérifie l'horoscope paternel, d'une mort exquise et douce, aussi exquise et aussi douce que le livre dans lequel vit François Barbazanges.

La vie intellectuelle ne se présente jamais comme une ligne absolument nette. Si l'œuvre de Mme Tinayre apparaît à distance comme un tableau où les détails, en se fondant, soulignent les parties en relief, elle laisse voir quand on s'approche

d'elle des échappées qui s'appellent *Hellé*, *l'Oiseau d'Orage* et *La Vie amoureuse de François Barbazanges*.

Ils sont des livres « hors cadre » que Mme Tinayre a écrit pour détendre un peu l'arc trop tendu de sa logique et nous montrer qu'elle sait être une femme et qu'elle est très femme, de toutes façons puisqu'elle se contredit sans le faire exprès.

* * *

J'ai dit, plus haut, que par ses origines et son éducation, Mme Tinayre était un écrivain bien français. Le dire est presque superflu pour ceux qui ont lu ses livres écrits en une langue nerveuse et chaude, souple et colorée et suggestive. La phrase est généralement cadencée, harmonieuse, satisfaisant à la fois le cerveau et l'oreille. C'est le style d'un écrivain qui a commencé par être un poète et qui aurait pu être un peintre. De ce début poétique, vient également, je pense, le frisson vivant qui se propage à la chair du lecteur. L'amour qui anime les récits de Mme Tinayre est plus panthéiste que chrétien. Il associe à sa force les forces éparses, il orne sa beauté de la séduction des objets environnants, la jouissance des idées elle-même, il l'ajoute à son plaisir. « La saison était complice... la fête de l'amour végétal multipliait dans les forêts les conseils embaumés de l'éternelle tentation... Elle regardait autour d'elle ces hommes et ces femmes... Elle tâchait de les voir, à travers les paroles d'Etienne... Que de beauté,

que de génie perdus !... Elle eût voulu que leur amour traversant l'enfer des cités ouvrières, s'y répandit en lumière... Je dirai tout cela à mon fils, quand il sera un homme, pensait-elle. » (1)

On lit dans ce beau livre qu'est *La Maison du Péché*, des pages où éclate la complicité bienveillante des choses s'ingéniant à entourer d'un décor éternel les serments périssables des hommes et quand Augustin soupire, toute sa vie au bord des lèvres : «Ma chère âme», il semble que le paysage, autour des deux amants, exhale un soupir de joyeux contentement.

« Le vent se levait, les peupliers frémirent dans la lumière, et, sur la prairie, une longue vague verdoyante ondula. Les roses pourpres, à la ceinture de Fanny s'effeuillèrent... » (2). Les idées, toutes sortes d'idées généreuses, viennent ainsi que des abeilles, déposer sur l'amour des héros, un miel savoureux et Noël Delysle serré contre Josanne, dans la douceur du soir, pense et par la pensée magnifie ses sensations.

« Vivre, survivre !... La langueur du soir, la beauté de ma maîtresse et tout ce que les raffinements de la sensibilité et de l'intelligence ajoutent d'exceptionnel à notre amour, tout cela émeut donc en nous, à notre insu, l'instinct de perpétuer la vie ! Je mourrai, Josanne mourra... Et

(1) *La Rançon.*
(2) *La Maison du Péché.*

BIBLIOTHÈQUE FRANCO-CANADIENNE LIMOGES

peut-être, dans cent ou deux cents ans, des êtres de notre race goûteront la douceur d'aimer... parce qu'en un décicieux soir d'un autre siècle, nous nous serons aimés, nous les morts... » (1)

* * *

Il est permis de supposer, sans se piquer de la vanité d'être un prophète, que Mme Tinayre sera attirée de plus en plus violemment vers les drames du cœur en conflit avec la conscience et que son féminisme s'ingéniera à développer cette morale qu'elle à esquissée dans *La Rebelle* et qui conférera à la vie une direction nouvelle en supprimant les solutions équivoques au profit d'une franchise toujours plus claire.

Quoi qu'il en soit, Mme Tinayre a conquis une place tout a fait hors de pair dans la littérature contemporaine en mettant de la gravité et de la pensée là où ne se rencontre d'ordinaire que frivolité un peu vaine ou que subjectivité trop exclusive et qui a su rester grave sans devenir austère et sans abdiquer la sensibilité. Ecrivain et moraliste, elle s'impose à l'attention des idéologues et des lettrés et il n'est pas téméraire de supposer qu'elle écrira encore de beaux livres sur l'amour, sujet inépuisable parce que « l'amour est multiple comme les âmes, que les âmes se transforment

(1) *La Rebelle.*

sans cesse pour des sentiments nouveaux, que dans leur mystérieux domaine, la volonté ne gouverne pas, que l'instinct et la raison s'y contredisent et s'y concilient contre toute vraisemblance » (1).

MARTIN-MAMY.

(1) *L'Oiseau d'Orage.*

Les femmes de mes livres, je les
ai rêvées pareilles à la maîtresse
idéale d'un vieux poète pau-
vre, celle qui avait dit :

« Corps féminin, cœur d'homme
et tête d'ange... »

Marcelle Tinayre

AUTOGRAPHE DE Mme MARCELLE TINAYRE.

OPINIONS

De Rachilde :

... Mme Marcelle Tinayre n'est pas une féministe. Son livre n'est orné d'aucun manifeste violent et comme il est une sorte de préface humaine à l'humaine existence d'une femme, il n'a pas besoin de démolir ou de planter un inutile drapeau. L'auteur s'y occupe d'une créature un peu esseulée dans la vie et livrée, fort jeune, à ses propres réflexions. Il ne s'agit là ni d'une névrosée, ni d'une fantaisiste. Elle fait partie de la bonne moyenne des honnêtes filles. Elle a ses pudeurs, ses petits défauts, ses petites qualités, ses besoins de chair et d'âme comme les simples mortelles et elle a trouvé naturel de conquérir son mâle et d'en être, jusqu'à un certain point, la victime. Ce mâle ressemble un peu au *Bel ami* de Maupassant. Je n'étonnerai personne, je pense, en déclarant que tous les mâles *bien modernes* ressemblent au *Bel ami* de Maupassant. Et je félicite Mme Tinayre d'avoir, sans doute avec le sûr instinct des femmes d'amour, décou-

vert cette vérité première qui rapproche encore plus les infirmités morales des hommes des infirmités physiques de leurs compagnes. Mme Tinayre n'a pas songé à singulariser son héros en le rendant odieux..... Elle a conté une histoire sans thèse. Cela, c'est toujours très fort, mais c'est d'une vraie femme. Il ne faut pas que le *féminisme dans le train* aille revendiquer cela. Je ne connais pas Mme Tinayre. J'ai lu son livre comme j'aurais lu un livre de *romancier*, en dehors des préoccupations qui hantent les cerveaux des hommes lisant des livres de femme.

Je l'ai trouvé simplement et bien écrit...

(A propos du roman : *Avant l'Amour*).

MERCURE DE FRANCE.

De M. Paul Flat :

... On se rappelle les incidents qui accompagnèrent le projet de décoration en faveur de Mme Marcelle Tinayre, menus faits parisiens, comme chaque jour nous en voyons surgir, sans importance apparente, mais étrangement expressifs parfois et curieusement révélateurs par leurs prolongements sur l'âme humaine.

Bien plus que le signe, ce qui importe ici, c'est la chose signifiée. Il était difficile d'admettre qu'un simple ruban dont nous voyons à chaque promotion fleurir la boutonnière de quelque plumitif n'ayant d'autre titre que l'appui de ses recommandations politiques, eût soudain le pouvoir de provoquer tant de clameurs. Cette distinction n'était, comme on dit couramment, que la goutte d'eau grâce à quoi déborde

le vase, le vase des jalousies et des rancœurs, et l'auteur de *La Maison du Péché* allait être le bouc émissaire de tant de rancœurs accumulées. Basses besognes, pour lesquelles s'entendirent, comme larrons en foire, les plus méprisables plumes du journalisme ! Il est telle circonstance où l'on est assuré de rencontrer certains noms, comme tels lieux de réunion ne se peuvent même concevoir sans le groupement de certaines têtes. Faut-il ajouter que ce qu'il y a de plus médiocre dans la littérature féminine se garda bien de manquer à l'appel ? « La Haine emporte tout », observa-t-on justement, puisque la haine est entre les hommes un lien plus fort encore que l'amour.

Pour une fois ils ne se trompaient pas d'adresse et leur trait portait juste, *juste,* entendons-nous bien, par l'importance du point visé, car Mme Marcelle Tinayre est sans conteste, par la qualité et la formation du talent, la plus vigoureuse, la plus virile des plumes féminines qui se sont révélées dans ces dernières années. Ce fut un de mes étonnements, je ne le cache pas, à la première lecture de *La Maison du Péché*, qu'une femme eût pu concevoir avec cette force, réaliser avec cette vigueur. Un tel ouvrage m'apparut d'abord une sorte de démenti apporté à l'habituelle psychologie de la femme. D'un tel point de vue, je ne pouvais me défendre de lui attribuer un intérêt supérieur, en dehors même du sujet traité, et qui dépassait de beaucoup la personnalité de son auteur, pour s'étendre à toute une catégorie d'esprits similaires. Et ce n'était pas là seulement besoin de généraliser, que connaissent ceux qui voient avant tout dans l'œuvre d'art une psychologie en action... C'était aussi constatation de la plus évidente réalité.

Une Marcelle Tinayre n'est pas de celles qui, étant femmes et pourvues du don littéraire, entendent se limiter à un domaine spécial, plus particulièrement réservé à la femme, de celles qui, penchées sur elles-mêmes et mettant la main sur leur cœur pour en suivre les battements, ne font à vrai dire que transporter leurs émotions. Nous en avons vu des exemples où s'affirme avec éclat la psychologie de la Femme-auteur. Mme Marcelle Tinayre a d'autres ambitions — et c'est peu d'avoir des ambitions... elle a encore le talent de ses ambitions. Sous une enveloppe féminine, elle dissimule un tempérament viril, le seul réellement viril que nous comptions dans notre littérature féminine, et la meilleure preuve que j'en puisse apporter, c'est que son art littéraire, aussi bien dans sa conception première que dans sa réalisation, présente ce double caractère de la virilité créatrice : il est *objectif*, étrangement objectif, et il sait être *intellectuel*.

Nos Femmes de lettres (1 vol. 1908).

De M. Emile Faguet :

Madame Marcelle Tinayre, dont le beau talent se renouvelle constamment et se présente chaque fois à nous sous un aspect presque inconnu, vient de publier un roman, *La Rebelle* qui ne me paraît céder qu'à la presque incomparable *Maison du Péché*. Je serais embarrassé de dire ce qui peut manquer à *La Rebelle*. Il y a là une psychologie très fine et très ferme, beaucoup d'observation et du style, le tout dans la plus grande aisance. C'est un ouvrage de tout premier ordre.

... Je ne dissimule pas le plaisir extrême que m'a donné ce charmant ouvrage et l'admiration qu'il m'inspire. Je cherche, et surtout pour donner de l'autorité à mes éloges les reproches que je pourrais bien lui adresser. Je n'en trouve guère.

... C'est ici que nous trouvons ces types secondaires qui sont aussi soignés, aussi serrés et qui semblent aussi vrais, peut-être plus, que les protagonistes. C'est le mérite pour moi le plus éclatant des romans de Madame Tinayre. Dans la plupart des romans français, ou il n'y a pas de personnages secondaires ou ils ne vivent pas. Les romans ainsi bâtis semblent vides.Ce qui fait la vie d'un roman (et songez à Balzac et à Dickens), ce sont les personnages secondaires, restant à leur place, n'empiétant pas, n'encombrant pas, mais maintenant par leur présence et leur pétillement les personnages principaux en plein monde réel et concret. Les personnages secondaires de *La Rebelle* sont excellents... Vous passerez une bonne journée en compagnie de ces gens-là. Ils ont un joli mérite : ils existent.

Ce roman est un des meilleurs que j'ai lus depuis longtemps. Il est plein, vigoureux, ferme, sans remplissage, sans dissertations, sans thèse ; il répond à la définition que j'ai donnée je ne sais plus quand et qui me semble devoir être ma devise : « Des idées et pas de thèse ». Et puis il est tout entier de psychologie, de portraits et de peinture.

Pas d'événements ; pas de péripéties matérielles. Ce qu'il a de meilleur, ce roman-là, c'est que je défie qu'on en puisse faire une pièce de théâtre. Très bon criterium.

(*Revue Latine* 1905).

Dimanche 16 Janvier 1910 - Bordeaux

BIBLIOGRAPHIE

LES ŒUVRES

Avant l'Amour, roman, Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18.(Réimpr. : *Avant l'Amour*, nouv. éd. Paris, Calmann-Lévy, 1906, in-18).— **La Rançon,** roman, Paris, Soc. du Mercure de France, 1898, in-18. (Réimpr. : *La Rançon*, nouv. éd corrigée, Paris, Calmann-Lévy, 1908, in-18). — **Hellé,** roman, Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-18.(Réimpr. : *Hellé*, nouv. éd. Paris, Calmann-Lévy, 1906, in-18). — **L'Oiseau d'Orage,** roman. Paris, Calmann-Lévy, 1901, in-18. — **La Maison du Péché,** roman, Paris, Calmann-Lévy, 1902, in-18. — **La Vie Amoureuse de François Barbazanges,** roman. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-18. (Il a été tiré vingt-et-un exemplaires in-8° pour la Société des XX.) — **La Rebelle,** roman, Paris, Calmann-Lévy, 1906, in-18. — **L'Amour qui pleure** *(Robert-Marie, Mirane, Le Fantôme, La Consolatrice)*, nouvelles. Paris, Calmann-Lévy.

EN PRÉPARATION

Le Paysage de Port-Royal avec une série d'eaux-fortes et de bois par Julien Tinayre, (éd. Meunier) ; **La Maison du Péché,** 30 eaux-fortes en couleurs de Henri Jourdain, éd. des Amis du Livre ; **L'Ombre de l'Amour,** roman.

PRÉFACES

Catalogue de l'Exposition d'Yvonne Serruys, Paris, Barbazanges, 1905, in-16. — **Catalogue de l'Exposition de Miss Louise-E. Perman.** — Paris, Hervey Graves, 1906, in-16.

PÉRIODIQUES

La Nouvelle Revue, (1897); *Avant l'Amour.* — **La Fronde** (1898-1899), articles divers, chronique théâtrale, saison 1898-1899. — **Le Temps** (1898, 1906-1907) ; *La Rançon,* articles divers. — **La Revue de Paris** (1899-1907) ; *Hellé, La Maison du Péché, La Rebelle,* romans ; Études et articles divers, critique : *L'Exposition de l'Enfance,* 1901 ; *Une Journée de Port-Royal.* — *Sur le Concours des Jouets.* — Thaïs et Sérapion ; *Les Salons de 1907* ; *Mirame, Robert Marie,* nouvelles ; *L'Exposition Chardin-Fragonard,* (1907). **Le Journal** (1902) ; *L'Oiseau d'Orage.* — **Fémina** (1906) numéro de Noël. — **Madame et Monsieur** (1906). Critique de la Mode. *Neue Presse. Vienne,* (1907). — *L'Illustration* (1903-1904). — *Manuel Général de l'Instruction primaire* (1906-1907). Quatre articles. — **La Revue Hebdomadaire** (1907) ; *L'Ombre amoureuse,* nouvelle, etc.

A CONSULTER

Paul d'Amon : *La Maison du Péché,* Le Signal, 7 novembre 1902. — **Marcel Ballot :** *La Rebelle,* Le Figaro, 19 mars 1906. — **Françoise Benassis :** La Fronde, 24 octobre 1902. — **Henri Bordeaux :** *L'auteur de La Rebelle,* L'Energie française, 14 avril 1906. — **Louis Calvet :** *Les idées de Mme Tinayre,* Revue du temps présent, 25 avril 1908. — **André Chaumeix :** Journal des Débats, 4 novembre 1902. — **René Doumic :** *Les Romans de Mme Marcelle Tinayre,* Revue des Deux-Mondes, 15 mai 1906. — **Médéric Dufour :** *Marcelle Tinayre, La Rebelle,* Le Progrès du Nord,

20 juin 1906. — **P. Dupray :** *La Grande Revue,* 1er novembre 1902. — **J. Ernest-Charles:** *Littérature d'Aujourd'hui,* Paris, Perrin, 1902, in-18. — **Emile Faguet :** *La Maison du Péché, de Mme Tinayre,* Revue Latine, 1903. — **Paul Flat :** *Nos Femmes de lettres,* Paris, Perrin, 1908, in-18. — **Eugène Gilbert :** *France et Belgique,* études littéraires, Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1905, in-18. — **Eugène Gilbert**: *La Rebelle,* Journal de Bruxelles, 26 décembre 1906. — **Gustave Kabon**: *La Rebelle,* Le Siècle, 3 avril 1906. — **Louis Lumet**: *La Rebelle, par Mme Marcelle Tinayre,* La Petite République, 26 mars 1906. — **Paul et Victor Margueritte** : Revue des Revues, 1er novembre 1903. — **Georges Pellissier** : *La Rebelle,* La Revue, 15 mai 1906. — **Maurice Pellisson** : *La Maison du Péché,* Revue Pédagogique, 25 février 1903.— **Rachilde** : *Avant l'Amour,* Mercure de France, décembre 1897. — **Gaston Rageot :** *L'auteur de « la Consolatrice » Marcelle Tinayre,* L'Illustration, 14 décembre 1907. — **Georges Rency** : L'Art Moderne (Bruxelles), 7 décembre 1902. — **Yvonne de Romain**: *Semeurs d'Idées,* Paris, Sansot, 1908, in-18. — **Michel Solomon** : Journal de Genève, 12 février 1900, 29 avril 1906. — **Dr Kathe Schirmacher :** *Marcelle Tinayre,* Frewden Blatt, 4 février 1900. — **Cte Ch. de Villemont** : La Métropole (Anvers), 12 septembre 1902. — De *Nieuwre Courant* (La Haye), 7 décembre 1902. — The Times, 13 avril 1906. *Le Roman de la générosité,* et 30 janvier 1903. — The Tribune (New-York), 8 novembre 1902, 17 mars 1806 et 24 mars 1906. — *L'Aventure de Mme Marcelle Tinayre.* [Opinions de la Presse parisienne à propos de la promotion de Mme Marcelle Tinayre à l'ordre de la Légion d'honneur]. *Le Censeur,* numéro spécial, 18 janvier 1908 (ce fascicule est une réunion d'articles hostiles à l'écrivain ; il a été composé par M. J. Ernest-Charles).

ICONOGRAPHIE

Marie Stein : *Portrait,* pointe sèche, 1898. (Quelques épreuves dont une appartient à Madame Tinayre).

Simont : *Dessin original,* L'Illustration 14 décembre 1907.

Ad.B.

TABLE

—

TEXTE

BIOGRAPHIE DE MARCELLE TINAYRE par MARTIN-MAMY. 5

OPINIONS :

De Rachilde. 35
De M. Paul Flat. 36
D'Emile Faguet 38
BIBLIOGRAPHIE. 41

ILLUSTRATION :

PORTRAIT DE Mme MARCELLE TINAYRE (hors-texte).
AUTOGRAPHE DE Mme MARCELLE TINAYRE 54

BIBLIOTHÈQUE FRANCOPHONE MULTIMÉDIA LIMOGES

PRIVAS. — IMPRIMERIE LUCIEN VOLLE.

Les Célébrités d'Aujourd'hui

NOUVELLE COLLECTION ARTISTIQUE DE BIOGRAPHIES CONTEMPORAINES

Chaque biographie : 1 fr.

Paul Adam, par MARCEL BATILLIAT.
Octave Mirbeau, par EDMOND PILON.
Remy de Gourmont, par PIERRE DE QUERLON.
Frédéric Nietzsche, par HENRI ALBERT.
Maurice Donnay, par ROGER LE BRUN.
Jules Lemaître, par E. SANSOT-ORLAND.
Judith Gauthier, par REMY DE GOURMONT.
Camille Lemonnier, par LÉON BAZALGETTE.
Emile Faguet, par ALPHONSE SÉCHÉ.
Anatole France, par ROGER LE BRUN.
Henri de Régnier, par PAUL LEAUTAUD.
Alfred Capus, par EDOUARD QUET.
Willy, par HENRI ALBERT.
Paul Bourget, par GEORGES GRAPPE.
Péladan, par RENÉ-GEORGES AUBRUN.
Pierre Louys, par ERNEST GAUBERT.
Maurice Maeterlinck, par AD VAN BEVER.
Marcel Prévost, par JULES BERTAUT.
F. Brunetière, par L.-R. RICHARD.
F. de Curel, par ROGER LE BRUN.
Jean Lorrain, par ERNEST GAUBERT.
Jean Moréas, par JEAN DE GOURMONT.
Paul et Victor Margueritte, par EDMOND PILON.
Henry Houssaye, par L. SONOLET.
Camille Mauclair, par JEAN AUBRY.
Edouard Rod, par FIRMIN ROZ.
François Coppée, par ERNEST GAUBERT.
Henry Bordeaux, par AMÉDÉE BRITSCH.
Jules Claretie, par GEORGES GRAPPE.
Georges Clémenceau, par MAURICE LE BLOND.
Georges Courteline, par ROGER LE BRUN.
Emile Verhaeren, par LÉON BAZALGETTE.
Maurice Barrès, par RENÉ GILLOUIN.
Comtesse de Noailles, par RENÉ GILLOUIN.
Pierre Loti, par JEAN MARUL.
Catulle Mendès, par ADRIEN BERTRAND.
René Doumic, par EDOUARD BEAUFILS.